

Le chant sourd du passé m'attire
Et me rappelle...
R. Vivien.

Milhyris, « La Douceur ancienne ». Illustrations de Gellô. Paris : Ed
La Caravelle, 1931

*A mon Amie G.
Ces vers où l'Autrefois s'attarde.*

saphiques

A L'OMBRE DU PASSE

A l'ombre du Passé, reposante et si douce,
Nous venons t'évoquer, ô Tresseuse d'Iris !
Et, sur ton front pâli, mêler au myrte, au lys,
La tendre violette et l'arome de mousse.

Sur le lit de coraux où la Sirène rousse
Se caresse à l'écho de tes chants de Jadis,
Regrettes-tu la plainte et l'extase d'Atthis,
La vague du Désir qui gronde et qui courrouce ?

Rappelle-toi les soirs lesbiens sur la mer,
Le baiser d'Eranna, suavement amer...
Et, pour nous qui chercherons le parfum de tes traces,

Rallume le flambeau du divin Autrefois,
Rends-nous le fier amour, le courage et la foi,
Psappha l'inoubliée, ardente fleur des Grâces !

**LES VIERGES
AUX VERGERS**

*Un matin sur Mytilène. Au loin, la ligne violette de la mer
Entre les feuillages des vergers baignés de soleil, passent et
repassent, ondoyant comme de fragiles papillons, les péplos
d'azur, de neige, de safran, des Kitharèdes.
En tunique couleur de flamme, Psappha se tient un peu à
l'écart, dans une pose méditative.*

DIKA, tressant des guirlandes.

Entrelaçons, mes sœurs, l'aneth et l'hyacinthe,
Le narcisse pourpré, l'iris aux belles fleurs.
Sur nos seins que rapproche une si douce étreinte,
De l'arum et du lys effeuillons les pâleurs.

ANDROMEDA

Oh ! ces pâleurs de nacre et de laiteuse aurore,
N'ont-elles point l'éclat velouté de ta chair,
Atthis aux glauques yeux, plus bleus que le phosphore,
Atthis, toi dont le rire entre tous est si clair ?

ATTHIS, avec un geste de coquette protestation.

Chère, vous oubliez la vierge la plus blonde,
Eranna que Sapphô célébra dans ses chants,
La Muse qui se berce au murmure de l'onde
Et languit chaque soir de la mort des couchants.

ERANNA, s'inclinant.

Ta louange, ô très belle ! est un miel délectable.
A mon tour, je dirai, sur le paktis d'argent.
De ma blanche Myrô, la sveltesse d'érable,
Et le goût printanier de son amour d'enfant.

MYRO, câlinement admirative.

Dans ces rians vergers où coule la lumière,
Tu rayannes ainsi que le souci doré,
Amie au tendre col ! De Timas l'éphémère,
Seul le charme ébloui peut t'être comparé.

TELESIPPA, qui semble poursuivre un rêve.

Compagne aux frêles doigts experts à la caresse.
Timas que nous pleurons, Timas, toi que j'aimais,
Se peut-il que ta grâce à nouveau m'apparaisse,
Revive en Mnasidis, ce sourire de Mai ?

*MNASIDIKA, entremêlant de lotos et de myrtes les sombres
anneaux de sa chevelure.*

O dansante et si chère au cœur de notre Aède,
Tu réjouis mes yeux épris de changement,
Et je mêle ton nom à celui qui m'obsède :
Damophyla, la vierge au front viril d'amant.

*DAMOPHYLA, qui entoure d'un bras protecteur
la taille de Gurinnô.*

Inconstante amoureuse, ô toi qu'appelle encore
Et cherche Bilitis, en l'île d'Astarté,
Gurinnô la pensive est celle que j'adore
Gurinnô que vainquit naguère ta beauté.

*GUIRINNO, une nostalgie dans
ses prunelles tristes.*

Heureux le corps aimé qui, dans tes bras, repose,
Chasseresse au profil d'éphèbe triomphant !
Tu m'évoques Sapphô, son haleine de rose...
Instille-moi l'oubli de son baiser fuyant.

ANAGORA, secouant la tête.

L'oublier ? le peut-on, celle qui prit notre âme
Aux sons graves et chauds de sa vibrante voix,
Celle qui nous versa la langueur et la flamme,
Le Désir qui nous brûle et transit à la fois ?

*PSAPPHA, jusqu'ici demeurée silencieuse,
s'avance au milieu de ses compagnes qu'elle enveloppe
d'un regard de tendresse infinie.*

Et moi, je vous enclos au jardin de mes songes,
L'une aussi bien que l'autre, et pour l'éternité,
Douce dont la ferveur m'embaume et se prolonge,
Vous, mon troublant souci, ma chaste volupté !

*DIKA, laissant tomber ses guirlandes aux pieds
de la Tisseuse de Violettes, tandis que les autres vierges
l'accompagnent du chant de leurs luths alternés.*

O Psappa, nous voulons, sur ta chair d'hyacinthes,
Nous faire ton collier de palpitantes fleurs...
Le Temps cruel, le Temps qui brise les étreintes,
Ne saura désunir nos lys de tes pâleurs.

Pour Olga Jacquet.

HARMONIE DU SOIR

Comme un vol de ramiers sous le ciel vapoureux,
Ondulent deux péplos aux flamboiements d'opale.
Et Rhodis l'Argienne, et Lydé la très pâle,
Suivent indolemment le chemin sinueux.

Le vent lascif et tiède a mêlé leurs cheveux
D'ébène sans reflets et de pourpre automnale...
Et, dans leurs cœurs, frissonne, en la paix vespérale,
Le songe inexprimé, plus doux que les aveux.

La plus jeune s'appuie à sa tendre compagne...
Des colchiques frileux qu'abrite la montagne,
L'intense violet refléurit en leurs yeux.

Plus lentes, elles vont, dans le soir qui décline.
Et la même langueur, oppressante et divine,
Fait trembler à leurs cils des pleurs silencieux.

AINSI CHANTAIT PSAPPHA

Atthis, mon souci...

L'aube vient dorer tes cheveux de chimère
Qu'encense toujours une odeur de baisers.
Que frissonne encore ma caresse légère
Sur tes seins grisés.

De toute ta chair, amante liliale,
Se dégage et monte un parfum de printemps.
Que fuse et m'enivre, en l'ombre nuptiale,
Ton rire chantant.

Et que s'abandonne à l'étreinte éperdue,
Ton corps aux fraîcheurs savoureuses de fruits,
O vierge semblable à l'Aphrodite nue,
Douceur de mes nuits !

ATTHIS SE SOUVIENT

Je t'aimais, Atthis, autrefois...

Aux confins du bois jaunissant,
Erre comme une ombre lassée,
Sœur de l'automne finissant,
Celle que l'amour a blessée.

Atthis, toi le verger en fleur
Dont Psappa respirait les roses...
Atthis, aujourd'hui la Douleur
Fait se faner tes lèvres closes.

Seule et triste ainsi dans la nuit,
O languide amoureuse, écoute,
Tandis que s'apaise tout bruit,
Au loin, tournoyer par la route,

En l'air amolli de parfums,
Les mélancoliques cohortes
De tes songes si tôt défunts,
Et la ronde des feuilles mortes...

A Mia Elen.

DEVANT LA MER

Dressant sa tête fine aux courts cheveux bleutés,
Psappha de Mytilène, ardemment brune et pâle,
Arrête sur la vierge aux regards indomptés,
Ses yeux d'Okéanide à la lueur d'opale.

– Eranna la très fière, Eranna mon amour,
D'aucunes ont connu l'émoi de tes prunelles
Et l'éclair jouisseur de leur glauque velours.
Pourquoi me préférer ces obscures mortelles ?

O très chère insensible aux charmes si touchants,
Ecoute palpiter mon sein sous la chlamyde !
A tes flexibles doigts, unis mes doigts brûlants,
Et recueille ces pleurs sur ma paupière humide.

Vois, le sable est plus blond que le miel des ruchers,
Les algues ont l'azur des frêles violettes,
La nacre des arums, le rose des pêcheurs.
Sens monter de la mer un goût de cassolettes !

Un frisson a passé sur ta nuque, Eranna,
Et ta gorge aux blancheurs soyeuses de colombes...
L'heure que nous vivons ne se fanera pas,
Son arôme enivrant nous suivra dans la tombe. –

Au doux creux de l'épaule à la vigueur d'amant,
La vierge au front altier laisse rouler sa tête,
Et Sapphô, l'attirant sur son cœur véhément,
Aprement savoura l'orgueil de la conquête.

Pour Diane de Villeneuve.

A L'ARTEMIS

Artémis aux yeux d'or, l'autre nuit je t'ai vue,
Menant le chœur hardi des vierges de Tauride.
Au sein du bois sacré, plus d'un regard avide
Convoitait sourdement ta grâce demi-nue.

Mais te jouant des dieux à la face cornue,
Tu passais en l'envol neigeux de ta chlamyde,
Humant l'odeur du cerf et de la mousse humide...
En mon rêve, ardemment, je t'avais reconnue.

Moi, Myrrhinidion, l'enfant brune et sauvage
Dont nul berger ne vit s'alanguir le visage.
Seule, tu m'as conquise, ô Chasseresse pâle !

Aussi, je te consacre, androgyne Déesse,
Le goût non respiré de ma neuve tendresse,
Et mon cœur dédaigneux de l'emprise du mâle.

ARPEGES DANS LA NUIT

Soupirante ainsi que le chant de l'Egée,
Rêve languissamment l'âme du paktis,
Et ta voix s'élève, Anyta de Tégée,
 Au verger de lys.

Au verger lunaire, ouaté de silence,
Qu'embaume le songe extatique des fleurs.
Dis-nous de Lesbos l'amoureuse souffrance,
 Le miel des douceurs.

Module fervemment l'hymne des caresses,
L'hymne qui berçait les blanches pâmoisons ;
Rythme tour à tour l'aurore des tendresses,
 Leur effloraison.

Et que, réveillant les détresses anciennes,
La plainte de l'Aède et son râle de mort,
Ta kithare sanglote, ô Musicienne !
 Un suprême accord.

Pour G.

MENADE

Ses yeux roux ont l'éclat des pampres de l'automne.
La fauve obliquité de son regard étonne.

Sombre et lustré, le bleu de ses boucles dansantes
Est pareil à celui des grappes odorantes,

Des vignes de Lesbos, où fermente la sève
Instillant le Désir et l'ivresse du Rêve.

Elle hante les bois bruissants de cymbales,
Où flambe le narcisse aux ors de chrysocale.

A l'heure vespérale où règne Kythérée,
Sa voix d'hermaphrodite, étrangement timbrée,

Scande l'orgiaque chant, l'hymne de frénésie,
Que modulait Iakkos au souffle d'ambrosie.

D'un bond preste, elle échappe au faune simiesque
Qui la suit, en gloussant, de son rire burlesque.

Elle a l'éloignement de la force brutale,
Prolonge du plaisir la douceur qui s'exhale.

C'est pourquoi, par les soirs d'encens, de cinnamome,
Rêvant d'un souple corps aux langueurs d'anémone,

Avec un ambigu sourire, elle se penche
Sur la nymphe endormie et divinement blanche.

L'AUTREFOIS QUI SURVIT

Dans le doux crépuscule aux teintes violettes,
Près de Psappa qui rêve, elles sont toutes là :
Eranna de Télôs, promie à l'Au-Delà,
Myrô, ses blonds cheveux cerclés de bandelettes.

Les roses du verger, vivantes cassolettes,
Se fanent sous tes doigts, pâle Damophyla...
Et, dans l'ombre, pleurant l'amour qui s'envola,
Atthis, aux yeux voilés, baise ses amulettes.

Les beaux soirs sont défunts. Tout s'estompe et tout passe.
Mytilène n'est plus qu'un songe qui s'efface.
Mais les chants de l'Aède ont gardé leur velours,

Et la vierge Eranna, sous l'or pur de ses tresses,
Erre encore dans l'île où fleurit pour toujours
Les lys mystérieux des suaves tendresses.

Du temps que j'étais pâtre

TIRCIS PARLE

J'ai rôdé tout le jour par les monts, la forêt,
Moi, le blond chevrier dont les yeux d'eau courante
Reflètent tes pâleurs, ô Naïade dormante !
Et, des sylvestres dieux, j'ai surpris le secret.

Les faunes qui dansaient en leur feuillu retrait
M'ont couronné de sauge et de pourpre amaranthe,
Et mes dents ont mâché la fougère odorante
Que la nymphe égrenait d'un doigt lent et distrait.

Maintenant c'est le soir. Il fraîchit un zéphyre.
Pan, voici que ta flûte, en les halliers, soupire...
Ainsi qu'une bachique et grisante liqueur,

Le suc miellé de l'herbe à ma lèvre persiste,
Et je sens s'amollir et se fondre mon cœur
Au chant de la syrinx amoureuse et si triste.

BUCOLIQUE

– « Les mousses, me dit-il, ont un encens plus fou.
Tendre enfant, j'ai rêvé. Je veux rêver encore.
Tes cheveux de maïs, tes cheveux que j'adore,
Comme une herbe d'amour s'enroulaient à mon cou.

Et leur jeune parfum me grisait tout-à-coup,
Plus acide et plus frais que le vin d'une amphore.
J'aurais voulu me fondre en ton être d'aurore,
Ma bouche sur ta bouche, au clair de lune flou. »

Il se tait. Le jour meurt. La ramure est plus verte.
Ses lèvres ont le goût d'une pêche entr'ouverte.
Autour de nous s'étend l'ombre auguste des cieux.

Ma main, comme un oiseau, tremble dans sa main nue,
Et le cœur défaillant d'une ivresse inconnue,
Je sens peser sur moi l'eau glauque de ses yeux.

AU DIEU DE L'ETE

Pour toi, Dieu de l'Été dont le regard me brûle,
Toi qui fais flamboyer l'indigo de ce ciel,
J'offre ces blonds gâteaux de pavots et de miel,
Et le chant pastoral que ma flûte module.

Ephèbe rayonnant aux cheveux de lumière,
Le gazon s'est doré que tes pas ont frôlé.
Vois, je mêle au lotos le narcisse étoilé
Et le myrte fleuri sous ta caresse altière.

Je les tresse, ô cher Dieu des brèves nuits d'extase,
Des nuits lourdes d'odeurs où clame le Désir,
Je les tresse en rêvant de pouvoir retenir
Sur mes lèvres d'amant ton souffle qui m'embrase.

Ainsi que Phoïbos, par les soirs d'Ionie,
Se charmait à la voix du langoureux berger,
Dieu clément, daigne entendre, en l'azur si léger,
Soupirer de mon chant l'érotique harmonie.

Evocations

Pour Olga Jacquet.

CLEOPATRE, UN SOIR...

Elle est lasse des voix de douceur lydienne,
Du tympanon sonore et des sistres chanteurs,
De la harpe pleurant ses subtiles langueurs
Aux doigts lisses et bruns de la musicienne.

Son regard ne suit plus la danse aérienne,
Mais, lointain, il évoque, en de fauves lueurs,
Le sombre amour qui brûle et corrode les cœurs,
L'amour qui sut ployer son âme olympienne.

Et, sphynx inquiétant au front pâle et gemmé,
Tordant son corps menu, de fièvres consumé,
Son corps marmoréen, urne d'ivresse brève,

La reine aux yeux d'agate, aux yeux longs et cruels,
Parmi les flots de myrrhe et d'encens rituels,
S'étire mollement comme un félin qui rêve.

A Josée Guion.

PARMI LES NYMPHEAS

Parmi les nymphéas et l'ambre des roseaux,
Avec ses fins cheveux tissés d'or diaphane,
Albe et fragile lys qui languit et se fane,
Ophélie a voulu rêver le long des eaux.

Ses doux yeux égarés aux tendresses dolentes
Reflètent sans les voir les iris du printemps,
Et, de ses doigts de nixe, elle tresse en chantant
La prêle des marais et les souples adiantes.

Que se courbent les joncs devant le lent trépas
Des narcisses épris de leur grâce onduleuse...
Narcisses qui tremblez de volupté frileuse,
Dans la mort étreignant votre chair de lampas.

Ophélie est venue errer le long des berges...
De la nappe tranquille et glauque de l'étang,
Monte comme un appel d'amour inquiétant,
L'encens des nénuphars à la pâleur de cierges.

Oh ! ce que cet arôme insinue au cœur las
De la fille des fjords qui se souvient et songe...
Oppressante douceur du Passé qui la ronge !
Les serments sont fanés ainsi que les lilas.

Oh ! clore pour toujours ses trop lourdes paupières ;
Ne plus penser, dormir, sous le ruissellement
Des pétales tombés ; n'être plus seulement
Qu'un rayon qui se meurt au déclin des lumières !

.....

En sourdine, pleurez, violes des roseaux...
Une forme légère a glissé sous les branches.
La vierge qui rêvait, près des corolles blanches,
S'en va, fleur elle-même, au fil d'argent des eaux.

A BERNGERE DE DIE

Je songe, Trouveresse, à votre amour léger,
Fleurant la citronnelle et l'agreste lavande...
O médiéval amour dont je goûtai l'offrande,
En le recueillement d'un lilial verger !

Un verger de Provence où venaient voltiger,
Ainsi qu'une neigeuse et suave guirlande,
Les fleurs de seringas à la senteur d'amande.
Vos cheveux vous casquaient en étrange berger,

Et vos yeux reflétaient la turquoise éblouie
Des flots musiciens de la mer d'Ionie.
En vous, je retrouvais l'Aède aux flancs dorés,

Sapphô dont me brûla le rêve insatiable...
Fugitive douceur ! mon cœur reste immuable,
Et j'espère l'Amie en qui vous revivrez.

A Mme Kalas.

EN MARGE DU XVIIe

Du feuillage nouveau, s'égoutte le soleil.
Les aubépins d'Avril et les pommiers sont roses.
Et ma Dame, au jardin, rêve, paupières closes,
Son visage pourpré de l'or d'un rais vermeil.

O mon cœur où fleurit le renaissant éveil,
Chante, dans le matin, tant de fraîcheurs écloses !
Elle muse parmi ses sœurs, les passe-roses,
Qui jalourent sa joue à l'éclat non-pareil.

– Mie au doux regarder qui blessâtes mon âme,
Voyez, près du pigeon, la pigeonne se pâme...
Moi qui plus vous chéris, resterai-je à l'écart ?

Que votre lèvre, baume et saveur d'ambroisie,
Votre lèvre si bonne à la mienne choisie,
Se pose sur la plaie où l'Amour mit son dard.

A Renée de Brimont.

LUNE AUX PARTERRES

Septembre, symphonie en ocre glorieux...
La lune de douceur des soirs d'Ile de France
Cerne d'argent les ifs à la noble ordonnance,
Et le Palais revit un songe harmonieux.

O roses ! volupté de Ronsard et des Dieux,
Ultimes roses chair de fragile nuance,
Vous embaumez ainsi qu'en ces nuits d'indolence
Où l'Amour soupirait ses accents captieux.

La même brume épand ses grisailles d'estampes...
Diane au clair profil, et vous, Anne d'Etampes,
Je crois vous voir surgir du mystère de l'ombre.

Mais la voix du jet d'eau, fusant parmi les fleurs,
Se fêle comme un rire où grelottent des pleurs.
– Fugacité de l'heure ineffable qui sombre !

Pour Andrée Saint-Ys.

IL PLEUT SUR TRIANON

Il pleut sur Trianon l'or des ultimes feuilles,
Palpitantes ainsi que des oiseaux blessés...
Leur vol erre dans l'ombre aux gris bleus effacés,
Comme ton cher fantôme, Automne qui t'endeuilles !

Leur vol rôde, tournoie et s'abat sur l'étang
Qui se moire de rouille et de pourpre saignante...
Et l'eau triste soupire, ô Beauté déclinante !
Son intime regret de la fuite du Temps.

Car elle sut garder, cette onde qui frissonne,
L'âme des jours anciens et l'odeur du Passé,
La neige d'un beau front, d'ivresse caressé,
Et le chant des baisers que la lèvre rançonne.

Comme un lotus blêmi, qu'avive un flot dormant,
Jadis semble renaître avec le crépuscule
Et des formes de songe, au vent froid qui hulule,
Dans le brouillard laiteux, se lèvent lentement :

La Reine aux blonds cheveux d'argent pâle et de lune,
Lamballe poursuivant un rêve nuancé...
Elles glissent auprès de l'Amour délaissé,
Et les feuilles, toujours, voltigent une à une.

O funèbres parfums qui montez, insistant !
Senteur âcre des buis, goût fade des troènes,
Vous mêlez en secret vos frileuses haleines...
Et les ombres se noient dans le soir grelottant.

Toi seul, ô Souvenir ! dolent, tu te recueilles,
En la cendre et l'écho des bonheurs dispersés...
On entend susurrer les doux tapis froissés
Que tisse à Trianon l'or des ultimes feuilles.

Au peintre Bocquet.

VESLE EMBRUMEE

L'horizon si léger prend des touches d'opale.
Entre les fins îlots de joncs et de roseaux,
Miroitent doucement, sous l'ocre des rameaux,
Les bleus lamés d'argent de la Vesle automnale.

Paysage du Nord, en demi-teinte astrale...
Un fluide brouillard a noyé les bouleaux
D'une cendre pareille aux grisailles des eaux,
Aux violets fanés de l'ombre vespérale.

Et mon rêve croit voir, en le jour qui s'exhale,
Une ondine tressant sa chevelure pâle,
Parmi les grands iris aux flexibles fuseaux.

Le flot chante en mineur une mort idéale,
Et la Nixe m'appelle, étrange et musicale...
Sa voix et ses cheveux m'ont pris en leurs réseaux.

DECLIN D'AUTOMNE

Un ciel bleu de scabieuse et doux au cœur blessé,
Au cœur que fit saigner l'ardente mort des roses...
Et, dans l'air où se traîne un arôme lassé,
Le mol frissonnement des corolles décloes.

Plus de trilles filés sous les ormes frileux,
La Dryade se cache au mystère des branches,
Et, le long des futaies au murmure soyeux,
La brume, en voltigeant, sème ses larmes blanches.

Un jet d'eau se lamente en arpège dolents.
Et, suivant le caprice onduleux de l'allée,
L'Automne aux voiles gris s'achemine à pas lents,
Belle de la langueur d'une fleur effeuillée.

Le regret de Naguère ombre ses yeux meurtris,
O tendres yeux brûlants d'amoureuse et d'amante...
Les baisers frais cueillis sont aujourd'hui flétris,
La ramure a perdu sa tiédeur soupirante.

Triste et pourtant sereine en le jardin terni,
La Dame aux cheveux d'ambre, erre, médite, passe.
L'aigre vent qui cinglait, soudain s'est assoupi,
Viole nostalgique, au lointain, dans l'espace...

Et la Nymphé esseulée en l'or roux des buissons,
Appelle et sent venir la paix du crépuscule.
Le glas du Rêve tinte où flûtaient des chansons.
Pour un thrène à mi-voix, une source module...

*A Renée Vivien.
In memoriam.*

VERS CELLE QUI REPOSE

Mon rêve, seul, a su ta langueur et tes yeux,
L'or ébloui, léger, de tes cheveux soyeux.

Et je n'ai pas senti, sur mon front, ta main frêle,
Un instant se poser avec un frisson d'aile.

O Renée ! O Ferveur ! Seul, mon rêve a tissé
Le crocus de la vierge au doux myrte enlacé.

Je n'étais qu'une enfant, s'éveillant à la vie
Comme une fleur d'Avril ignorante et ravie.

Et toi, le cœur épris d'un impossible Ailleurs,
Ton regard se tournait vers l'Au-Delà meilleurs.

L'Archange de la Mort, ceint d'apaisantes roses,
D'un doigt pieux, ferma tes paupières mi-closes.

Et tu dors en ses bras, du sommeil souhaité,
Dans l'Hadès poursuivant un songe de Beauté.

Tu dors, loin de ce monde aux Poètes hostile,
D'où l'Amour incompris, en silence s'exile.

Tu dors... Devant la stèle où s'effeuillent des lys,
Je rêve à ce que fut ta grâce de Jadis.

Et j'évoque tes yeux, douceur qui me chavire,
Ta voix, chant de kithare, écho brisé de lyre...

Pâle de la pâleur des arums, des jasmins,
Tu n'étoileras plus nos mystiques chemins.

Mais l'Automne transi, les couchants d'améthyste,
M'ont gardé le reflet de ton sourire triste.

Les vers crucifiants, où saignent tes rancœurs,
M'instillent à la fois ton ivresse et tes pleurs.

Ton souvenir embaume à jamais ma pensée,
Telle une violette idéale et lassée.

Milhyris, « La Douceur ancienne ». Illustrations de Gellô. Paris : Ed
La Caravelle, 1931

Et, dans le jardin calme, encensé de soupirs,
Tu glisses en la brume où flottent les zéphyr ?

Je te sens invisible au retrait de l'allée,
Toi que mon rêve appelle, ô chère ombre envolée !

17 novembre

DESIR

Au rond-point d'une allée, elle m'est apparue,
Dans le rouge cuivré des feuillages de sang,
L'Amazone gracile au souple corps dansant.
Larme à larme pleurait la lumière décrue ;

De mauve se fardait l'androgyné statue,
Sa jambe au galbe fier et son sein frémissant,
Les contours moelleux du buste adolescent,
De la hanche en amphore et de l'épaulé nue.

Penthésilée enfant, la langueur de ta bouche
Me semblait démentir ton regard plus farouche,
Dans l'air énamouré de senteurs d'encensoir.

Et mon cœur nostalgique appelait, ô Guerrière !
En cette demi-teinte équivoque du soir,
L'impossible baiser de tes lèvres de pierre.

Intimités

D'APRES SWINBURNE

Je ne puis te donner que mon amour, ô Douce !
Le lasso de mes bras refermés sur ton cou,
Et, plus berceur, plus frais, que l'onde et le vent fou,
Le velours d'un baiser qui jamais ne s'émousse.

Ainsi qu'aux bois d'automne où gît la feuille rousse,
Un espoir de soleil se lève, vague et flou,
Mon rêve, sous tes yeux, refleurit tout-à-coup,
Comme une violette au linceul de la mousse.

Moi qui n'ai que mon amour, hélas ! et rien de plus,
Dois-je porter au loin mes pas irrésolus,
Ou, près de toi, cueillir la langueur et l'ivresse ?

J'ai marché tout le jour. Sombre était le chemin.
Nulle amie au front pur ne m'a tendu la main.
Un soir, m'abriterai-je au havre de tendresse ?

POUR TOI QUI VINS

Une aube de douceur m'irradie à jamais :
Tu es venue enfin, ô toi que j'attendais !

Les ténèbres ont fui. L'azur du ciel se lève.
Une vague d'espoir se gonfle et me soulève.

Je m'éveille et souris de mes rêves anciens,
Et ne souhaite plus que tes doigts dans les miens.

Ensemble, nous irons par la route épineuse,
Et tu réchaufferas mon âme tant frileuse.

Aux paumes de tes mains qui distillent l'émoi,
Chère, tu m'as rendu l'enthousiaste foi.

Ton regard d'ombre était le reflet de mes songes :
Il m'a fait oublier les rancœurs, les mensonges.

Rien ne m'est plus, sinon ce regard adoré,
Le cerne de tes yeux pâlis d'avoir pleuré.

Et pour le seul frisson de tes paupières closes,
Je sens fleurir en moi d'inexprimables roses.

.....

Une angoisse pourtant me tenaille et m'étreint.
Hantise des jours gris, est-ce toi qui reviens ?

Non, je me trouble au seuil de la joie inconnue
Dont j'appelle et je crains tour à tour la venue.

Je ne suis qu'un enfant blotti contre ton cœur.
Resserre bien tes bras, ô mon amour ! J'ai peur.

J'AI PEUR

J'ai peur. M'aimeras-tu toujours ?
Le temps des roses est fugace,
Et notre cœur, souvent, se lasse
Du thème ancien de ses amours.

Sirène aux accents de velours,
L'illusion nous berce et passe.
J'ai peur. M'aimeras-tu toujours ?
Le temps des roses est fugace.

Tu fis s'enfuir les sombres jours,
Le Doute qui rôde et menace.
Et, pourtant, je dis à voix basse,
Cherchant ta main comme un secours :
J'ai peur. M'aimeras-tu toujours ?

CHEVEUX LEGERS

Cheveux léger, d'or et de cendre,
Cheveux si vivants et si doux,
Un charme étrange flotte en vous
Dont mon cœur ne sait se défendre.

N'êtes-vous l'âme errante et tendre
De quelque page aux désirs fous,
Cheveux légers, d'or et de cendre,
Cheveux si vivants et si doux ?

Entre mes doigts, j'aime à vous prendre,
Cheveux ténus, frêles bijoux...
Oh ! m'endormir sous vos remous
Et voir votre pâleur s'épandre,
Cheveux légers, d'or et de cendre !

HALEINE DES LILAS

Haleine des lilas, langueur qui s'exaspère,
Réveillant les baisers engourdis sous la terre...

Les baisers oubliés qui fleurirent un jour,
Et continrent en eux l'infini de l'Amour.

Senteurs, souffles mêlés, rôdant sous les yeuses,
Nous rendrez-vous l'écho des minutes heureuses ?

Nous rendrez-vous l'Avril de l'Hellade et des Dieux,
Et les pipeaux légers du pâtre harmonieux...

Le rire de la nymphe égrenant aux fontaines
Le cristal et l'argent des roulades lointaines...

Le rêve élyséen des vierges aux beaux chants,
L'hyacinthe, la rose et l'iris des couchants ?

Nous rendrez-vous aussi, sur le rythme saphique,
De la brise et des voix l'irréelle musique...

Et les parfums de l'Ile, et le refrain des flots
Endormant tout à tour l'extase et les sanglots ?

.....

Mais en toi, mon Printemps, je retrouve l'ivresse
Des verges odorants, de la blanche caresse.

Les lilas, les muguetts, ont neigé sur nos cœurs,
Et je lis en tes yeux de nouvelles douceurs.

Sous la voûte du ciel qui, d'étoiles s'essaime,
Chère, sens-tu combien profondément je t'aime ?

PAROLES MURMUREES

Quand l'iris de tes yeux rêve sous mon baiser,
Et que mes bras te font une ceinture molle,
Je sens ton jeune cœur qui palpite et s'affole,
Et j'ai l'effroi subit de le voir se briser.

Laisse, au souffle des pins, ta fièvre s'apaiser ;
Le feuillage susurre et l'ombre nous isole.
Ta paupière se ferme ainsi qu'une corolle,
Et ma seule caresse a su t'appivoiser.

Comme un lys, une rose, effeuillons l'heure tendre...
Le soir a déroulé son écharpe de cendre,
Et les voix de l'amour se recueillent en nous.

Dors, je vais te chanter la chanson qui m'est chère.
Et je te bercerai, longtemps, comme une mère,
Petite enfant câline au creux de mes genoux.

MINIATURE PERSANE

Décor asiatique, illusoire et charmant.
Un rossignol, pour nous, chante languissamment.

Comme un roucoulement de lascive colombe,
L'eau de la vasque jase en le doux soir qui tombe.

L'ambre éperdu des lys, le miel des orangers,
Eventent sur nos fronts des effluves légers.

Tu seras la houri, je serai le poète,
Sous le turban persan, la robe violette.

Le croissant trois fois saint, incrusté de saphirs,
Laira dans tes cheveux où rêvent les zéphyr.

Et ma voix frémira, sur la note mineure,
Aux sons grêles et lents de la guzla qui pleure.

Berçant ta songerie aux coussins de brocart,
Tu laisseras couvrir le feu de ton regard.

Et je célébrerai les yeux de mon aimée,
Tantôt glauques et bleus comme une mer calmée ;

Ses yeux aux cils plus fins que le duvet d'oiseau
Et qui prirent toute en leur subtil réseau ;

Ses yeux plus attirants que le changeant mirage,
Ses yeux sombres et gris comme le ciel d'orage.

Je dirai ma tendresse et dirai mon espoir,
Ma craintive ferveur qui ne sait l'émouvoir...

Lors, tu te lèveras, rose parmi les roses,
Dans le sillage ardent des corolles écloses.

Et nous serons le couple éternel et ravi,
Shéhérazade en fleur auprès de Saâdi.

Tes bras se fermeront sur moi, comme des ailes,
M'ouvrant le Paradis des douceurs irréelles,

Le Paradis d'amour, gazouillant de baisers,
Où l'extase est sans fin, où les cœurs sont grisés ;

Les délices d'Allah ! ô ma blonde, ô ma blanche !
L'oasis et la source où le désir s'étanche...

NUIT TIEDE

Nuit tiède... Les tilleuls, sous la molle clarté
D'une lune d'albâtre, indécise et dolente...
Ton buste s'infléchit, liane nonchalante,
Et nos yeux se sourient avec complexité.

Que ta lèvre, où paresse un arôme d'été,
Me chantonne très bas une berceuse lente...
Tes prunelles se noient de douceur somnolente,
Et je sens défaillir l'odeur des roses thé.

Pur narcisse d'argent des pelouses de l'ombre,
Une étoile s'effeuille en la voûte plus sombre.
Qu'auprès de mon cœur las, ton cœur frémissse un peu...

Et puisqu'un jour, il faut que tout songe s'achève,
Passante bien-aimée, avant l'ultime adieu,
Goûtons l'or précieux de la minute brève.

ADORATION

Une ombre violette et chaste autour de nous.
Sous l'or des mimosas, je glisse à tes genoux.

L'heure fluide coule en sa grâce éphémère,
Et mon songe se rit de la caresse amère.

Il a soif de fraîcheur, de calme, d'infini,
De tes yeux reposants d'où le mal est banni.

Il ne veut que ton âme en la mienne isolée,
Que la neige des lys, la cime inviolée.

Comme devant l'Hostie un fidèle tremblant,
Mon baiser ose à peine effleurer ton front blanc.

Et tu dis, respirant l'encens de mon offrande :
« Notre amour est plus beau qu'un amour de légende. »

Le couchant mauve et rose expire autour de nous.
Sous l'œil dormant des fleurs, je rêve à tes genoux.

VIENS, JE VEUX TE GARDER....

Viens, je veux te garder, ce soir, auprès de l'âtre...
Les rameaux défeuillés jaunissent dans les bois,
Et la brume du ciel, sous son voile bleuâtre,
A le charme indécis de nos premiers émois.

Il fera bon s'aimer à la tiédeur de l'âtre.

Entends le vent gémir sa houleuse chanson ;
Des faunes, les sabots grelottent par la plaine.
Serrons-nous... Que ma lèvre à l'amoureux frisson,
Cueille, comme une fleur, ton souffle et ton haleine.

L'Automne se lamente en mineure chanson.

Notre subtil bonheur est ma raison de vivre.
Sur ses ailes, glissons, loin du monde mauvais...
Que m'importe Novembre, et la bise, et le givre.
Si ta tendresse veille et me suit où je vais ?

Tes clairs yeux, dans les miens, sont ma raison de vivre.

Avec le crépuscule en l'or de tes cheveux,
Grave, tu m'éblouis du sourire que j'aime.
Nos doigts se mêleront pour de muets aveux,
Exaltant notre amour, religieux poème.

Le soleil agonise aux flots de tes cheveux.

Et le grésillement du bois sec qui pétille,
Dans la pénombre fauve aux tons harmonisés,
Seul, accompagnera, comme un chant de ramille,
Le rythme de nos cœurs, l'écho de nos baisers.

Douce, nous resterons près du feu qui pétille.

KIKISS

Mystérieux ainsi qu'un hôte de la Jungle,
Tu glisses à lents pas, rythmiques et feutrés.
Le tapis rose cendre, où s'incrument tes ongles,
Fait un cadre de Perse à tes gestes sacrés.

De ton miaulement qui chante et persuade,
Tu réclames l'abri de mes tièdes genoux ;
Et tes yeux d'Au-delà, mes lanternes de jade,
Se font plus étoilés que des yeux de hiboux.

La peluche ardoisée et douce de ta robe
Où s'enfoncent mes doigts, prend des reflets d'argent,
Mais voici que, d'un bond, soudain tu te dérobes,
O Kikissou fantasque, ô Kikissou charmant !

Qu'importe ! n'ai-je point encore sur mes paumes,
Ton souple lèchement, se jouant au hasard,
Et, pénétrant mon cœur comme l'encens d'un baume,
L'amour si féminin de tes glauques regards ?

Pour G.

TENDRESSES MATINALES

Mon doux cœur, le matin nous rit dans la rosée.
Entr'ouvre ta paupière, ô mon ramier frileux !
Les glycines en fleur et les lilas sont bleus,
D'un bleu noyé de mauve et de pourpre irisée.

J'incline contre toi ta tête reposée,
Cette nuque d'éphèbe et ces souples cheveux
Dont j'emmêle à plaisir les ondes dans nos jeux.
Le soleil entre à flots par la verte croisée.

Ne dors plus. Le jardin nous convie à l'amour,
Aux baisers qu'éblouit la jeunesse du jour.
La nacre de tes dents, comme un aimant, m'attire ;

Et, sous l'œil enflammé des capucines d'or,
Nos bouches s'unissant en un divin accord,
Je cueille avidement l'éclair de ton sourire.

Pour G.

LE LONG DES QUAIS

Le long des quais dormants, doigts unis, nous allions.
La Garonne semblait de l'or glauque en fusion.

Nul chaland ne rompait le silence de l'onde,
Et la ville avait tu sa houleuse faconde ;

La ville, somnolente et lasse de chaleur,
Flambait comme une rose aux vermeilles couleurs.

Lors, côtoyant la rive où des herbes s'irisent,
Nous cherchions la fraîcheur apaisante des brises.

Respirant le douceâtre arôme des roseaux,
Et les relents moussus de la flore des eaux.

A ton flexible bras, mon soutien et mon aide,
Plus amoureuxment s'appuyait mon bras tiède.

Et mes regards, plongeant en tes yeux mi-voilés,
Y retrouvaient l'azur, le vert, du flot mêlés,

Les changeantes lueurs du ciel crépusculaire,
Et le Parc automnal, tout baigné de mystère.

Erigeant sa blondeur de temple palladien,
La Daurade semblait, dans l'air virgilien,

Vouloir concilier l'hellénique harmonie
Au pur rêve du Christ, de tendresse infinie...

Suavement, le jour se mourait en beauté.
Nous nous taisions, le cœur empli de volupté,

Revivant par le songe une idéale étreinte,
En la Grèce des pins et des bleus térébinthes...

Tandis que s'effeuillaient, sur le fleuve assoupi,
Le fleuve aux tons de jade et de cuivre ébloui,

Berçant de son refrain nos ivresses muettes,
Du mystique couchant les pourpres violettes.

REMINISCENCES

Vous souvient-il, amie aux yeux bleus de sybille,
De ces printemps enfuis qui ne renaîtront plus ?
Oh ! la flûte du merle en le jardin tranquille,
L'ambrosiaque odeur des tilleuls chevelus !

Ce sourire frondeur et fin que je regrette,
Irradiait l'azur de votre clair regard,
Et tout s'illuminait, en la verte Coudrette,
Comme sil le soleil rayonnait au hasard.

Dans l'intime tiédeur du salon noyé d'ombre,
Les heures s'écoulaient si vite auprès de vous...
J'aimais, lorsque la nuit tendait son voile sombre,
Me faire la petite, assise à vos genoux.

Le souffle des lilas et l'haleine des roses
Venaient nous éventer par les volets ouverts ;
Et les mots expiraient sur nos lèvres mi-closes,
Je refermais le livre où nous lisions des vers,

Nous goûtions mieux alors la complexe harmonie
Du chantre d'Hypatie et « du roi de Timor »,
Et le luth aux accents de langueur infinie
De Celle que hantait le baiser de la Mort.

Dans l'odorant silence où se parlaient nos âmes,
Je sentais sur les miens vos chers yeux adoucis,
Vos yeux d'aigue-marine, avivés d'une flamme...
Et nous ne souhaitions que de rester ainsi.

Pour G.

PARFOIS, D'UN GESTE LENT...

Parfois d'un geste lent, tes doigts frôlent ma joue,
Si délicatement que l'on croirait une aile,
Un frais duvet de cygne à la caresse floue...
Ta tendresse se fait alors comme irréelle.

Tes doigts souples et fins, aux moiteurs de pétales,
Parcourent tout entier mon frémissant visage,
Tel l'archet éveillant les cordes musicales...
En ma chair se parfume à leur subtil sillage.

Mais quand sur ton cher pas, la porte se referme,
Que, seule, je demeure en proie à mes pensées,
J'ai soudain le vouloir obsédant et très ferme
De me ressusciter les minutes passées.

Ma main glissant au long de mon col, de mes tempes,
S'applique à prolonger l'illusion fuyante.
Aux clartés de vitrail et de songe des lampes,
Je crois goûter encore la douceur qui m'enchante.

CE SILENCE EST TROP DOUX...

Ce silence est trop doux, ce silence oppressant
Où me parlent tes yeux, cernés d'une ombre chaude...
Comme un elfe câlin, laisse, s'alanguissant,
Ta main dans mes cheveux qui frissonne et qui rôde.

Je ne te redis pas les mots que tu voudrais,
Mais ma lèvre les chante en sourdine à ta lèvre.
O toi qui vient calmer de ton baiser si frais
La peur du lendemain, le doute qui m'enfièvre !

Parmi le jade et l'or des damas nuancés,
Plus pensive et plus pâle à la blondeur des lampes.
Je te vois, je te sens... et n'est-ce point assez ?
Le clair-obscur nous baigne, un clair-obscur d'estampes...

Et, divinement lasse en tes bras, mon soutien,
Je ne sais plus vraiment, tant l'amour me pénètre,
Si mon cœur vibre en toi, si c'est plutôt le tien
Qui scande à petits coups son refrain dans mon être.

TU M'AS DIT

Tu m'as dit, de ta voix aux complexes accents,
Lascives et rauque ainsi qu'un chant de tourterelles :
« Que s'émousse ta peine en mes bras caressants,
Je ne veux plus de brume à tes chères prunelles.

Repose, mon amie, au rythmique berceau
De mes genoux creusés ainsi qu'une trirème,
Je connais des baisers aux fraîcheurs de roseau
Pour chasser de ton front le torturant problème.

Donne ta bouche aimante, à la saveur de coing,
Et tes yeux grands ouverts, effrayés de la vie...
Ne songeons qu'au Présent, l'Avenir est si loin !
De cette heure épuisons l'ivresse inassouvie. »

Et moi que pâissait un noir pressentiment,
Sans répondre, je bus à tes lèvres avides,
Entrevoiant les nuits où, désespérément,
Mes bras en te cherchant, se tordraient dans le vide.

TES YEUX

Etangs de crépuscule où l'eau se vert-de-grise,
Tes yeux, entre leurs cils aux frémissements doux,
Font peser sur mon âme une étrange hantise.
O leurs reflets de jade, et d'ambre et d'acajou !

Souples cils ondoyants, rideaux de brunes algues,
Voilez ce clair regard qui transperce mon cœur,
Ce regard où je lis l'inconstance des vagues
Et l'appel de la Nixe au sourire songeur.

O le rêve dormant au fond de tes prunelles,
Rêve fauve et pervers des guépards et des lynx,
Miaulant en la brousse à l'affût des gazelles,
Rêve de nostalgie immuable du Sphinx !

Et rêve d'inconnu des bateaux en partance,
Larguant vers les lointains d'ivresse et de soleil
Où, libérés des lois, des ternes convenances,
Fleurissent l'Harmonie et le Plaisir sans fiel...

Souples cils recourbés, abaissez-vous encore
Sur ces regards fuyant mon offrande d'amour,
Enigmatiques fleurs qu'une chimère dore
Et dont l'azur changeant me trahira toujours.

Ferme, ferme tes yeux, ô mon Aventureuse !
Et que, jalousement, s'incruste mon baiser,
Sur ta paupière blonde au goût de tubéreuse,
Dans un spasme de feu qui voudrait l'embraser.

Car vous êtes, chers yeux, ma nuit et mon aurore,
Mon souci trop aimé, mon tenaillant désir...
Beaux yeux que je redoute et que pourtant j'adore,
Pour tout ce qu'ils m'ont fait et me feront souffrir.

SYLVE

Une langueur d'automne embuait le ciel tendre,
Et la Forêt semblait, en rêvant, nous attendre.

La Forêt, toute en ors veloutés et mourants,
Nous ouvrait son cœur d'ombre et ses bras odorants.

Un goût de terre moite et de feuilles flétries
S'insinuait au long des sentes défleuries ;

Goût quintessencié de verdure et de mort,
Plus poignant qu'un regret et grisant qu'un vin fort ;

Exhalaison des pins, âcre saveur mouillée
De résine, d'écorce et d'herbe ensommeillée...

Un rayon fugitif et pâle de soleil,
Sur les roches glissait, à l'horizon vermeil.

Et le souffle léger des bruyères, des mousses,
Montait comme un soupir vers les frondaisons rousses,

Comme un susurrement de flûte ou de hautbois,
Au calme nostalgique et dormant des sous-bois.

Oublieuses de l'heure et du doute qui ronge,
Sans parler, nous allions ainsi que dans un songe.

Et mon pas se rythmait à ton pas cadencé...
Ne revivions-nous pas très loin, dans le Passé ?

Errantes l'une et l'autre en l'île inoubliée,
Mytilène au beau nom, de lumière noyée...

.....

Une pierre s'offrait, invitant au repos.
Le vent y balayait des pétales déclos.

Parmi les rameaux secs, les brindilles infimes,
Silencieusement, Chère, nous nous assîmes.

Les ocres du couchant s'estompaient de lilas.
Novembre s'éplorait dans tes regards plus las.

Et, ployant en mes bras comme un lys qui s'affaisse,
Je te sentis trembler d'ineffable tristesse.

Colombe au cœur changeant, ô doux oiseau blessé,

Tu mêlais ton haleine à mon souffle oppressé

Et ma lèvre épuisait, en de languides charmes,
A tes cils d'or bruni le sel amer des larmes.

C'était l'exquise trêve où sombraient les rancœurs.
Je buvais ton sourire au travers de tes pleurs.

.....
Sororale et berçant notre mélancolie,
La Forêt bruissait d'une voix amollie.

Et nous sentions passer en nous, frisson divin,
L'âme de l'Oréade et l'âme du Sylvain.

Lors, je te dis très bas, ma Douceur ombrageuse :
« Vivons-nous notre rêve et n'es-tu pas heureuse ? »

Fervement, ton baiser se posa sur mes yeux,
Et je ne craignis plus l'angoisse des adieux.

Nous avons oublié la routine barbare,
Le Destin qui meurtrit, le Destin qui sépare.

Et notre amour cueillait, loin du monde honni,
Pauvre chose éphémère, un instant d'Infini.

Ce fut, s'il t'en souvient ? un jour brumeux et tendre,
Où l'Automne mourait et semblait nous attendre.

A LA SOLITUDE

Les rumeurs du dehors ne sont plus qu'un vain bruit
Qui décroît et s'éteint, par degrés, dans la nuit.
Et mon songe fleurit, qu'effarouchait le bruit.

Loin de l'attention, des regards de la foule,
Je l'écoute chanter comme un flot qui s'écoule...
Moi que blesse l'écho des plaisirs de la foule.

Silence aux pas dormants, ô Silence au front gris,
Tu ravives la peine aux cœurs endoloris,
La cendre de l'Hier, diffuse en le ciel gris...

Et, dans le cadre obscur de la chambre où je rêve,
Tu fais surgir soudain, éclosion si brève !
Le fantôme trop cher qui me poursuit en rêve.

O charme insidieux, ô force du Passé !
Comme une épave roule au gré du vent glacé,
Je glisse et m'abandonne aux remous du Passé.

Et tu reviens, m'offrant en la pénombre triste,
Tes bras, tiède berceau, ta pitié qui m'assiste,
Solitude, ma sœur, vierge farouche et triste !

REVEIL

L'aube sournoise et blême au travers des rideaux,
Se faufile et s'allonge ainsi qu'un lent reptile.
Elle glace d'argent les contours des flambeaux,
Et coule jusqu'à moi dans sa douceur hostile.

Je la sens sur mon front... je la sens sur mes yeux...
Et je rêve au baiser qui fermait ma paupière,
A ton baiser subtil, fondant, silencieux,
Dont j'appelle en pleurant l'emprise coutumière.

O morne pesanteur de ce ciel matinal...
Plainte rauque du vent qui hurle et qui s'engouffre...
La conscience renaît, et le lancinant mal.
Je m'éveille, je pense, et je t'aime, et je souffre.

AUTOMNE DOUCE

Automne douce, ô bien aimée,
Ton regard, où tremblent des larmes,
A pris l'azur mauve des Parme
Se flétrissant sous la ramée.

Si tendre en sa grâce embrumée,
M'enlace toute et me désarme,
Automne douce, ô bien-aimée,
Ton regard où tremblent des larmes.

Glisse comme une lente almée,
Par les bois aux morbides charmes,
Et, berce mon cœur, lourd d'alarmes,
Aux plis de ta robe embaumée,
Automne douce, ô bien-aimée !

SONNET FEMININ

L'amour que je redoute est une ivresse triste,
Un archet trop vibrant qui s'exalte sans trêve.
Comme le vent d'orage, il a fauché mon rêve,
Mais l'âpre souvenir toujours en moi subsiste.

Je veux boire en tes yeux, tes yeux froids d'améthyste,
Le philtre où j'ai goûté l'illusion si brève,
Et, sur ta chevelure à l'odorante sève,
Retrouver ce parfum qui m'obsède et persiste.

Ah ! tes baisers fleurant le santal et la myrrhe,
Et l'écho si sauvage et si doux de ton rire...
Vois, mon orgueil abdique afin de mieux te plaire.

Et je te donnerai mon âme inassouvie,
Mon âme qui saigna de détresse et d'envie,
Comme un hochet navrant, ce soir, pour te distraire !

A R.V.

J'AVAIS TOUJOURS REVE....

J'avais toujours rêvé de pencher ma tendresse
Sur un front opprimé par un rêve trop lourd,
Un front de nostalgie et muette détresse
Qu'aurait blêmi le sceau de l'implacable Amour.

Et voici qu'au hasard d'un soir de morbidesse,
De tes vers, me berça le rythme de velours.
Ton visage si las, embué de tristesse,
Me sourit, se levant du ténébreux séjour.

O sourire poignant, implorant la caresse
Des vierges de Lesbos à l'âme sans détour,
Comme une violette à l'encens qui m'opresse,
Daigne fleurir encore à la chute du jour !

Ainsi qu'à toi, l'Eros me fut l'archer qui blesse,
Et son miel se mêla d'amertume toujours.
O Renée, ô ma sœur de douloureuse ivresse,
Nous pleurons du Passé l'impossible retour.

NOUS LISIONS...

Nous lisions, toutes deux, en l'ombre opalescente
D'un calme demi-jour à la grâce souffrante.

Du ciel qui se fanait, la lueur imprécise
Palpitait à nos doigts comme un lys qui s'irise.

Je te revois, fragile, en ta pâleur de perle
Et tes cheveux plus clairs que le flot qui déferle,

Courts cheveux envolés, souple tissu de soie
Où le cœur vient se prendre, et s'enlise et se noie...

Je retrouve tes yeux chargés d'un regret vague,
Tes yeux gris, nuancés du vert mouillé de l'algue,

Et ce parfum, plus chaud qu'une tenace empreinte,
Souffle de violette, et d'ambre, et d'hyacinthe,

L'arome qui dormait aux replis de ta robe,
Et sur ton col charmant qui ploie et se dérobe.

Nous écoutions, dans l'ombre équivoque et discrète,
Pleurer ta nostalgie, ô Prêtresse et Poète :

*« Jadis, portant en nous nos âmes désolées,
Ma douce, nous étions comme deux exilées. »*

Sur nos fronts rapprochés, voltigeait une brise...
Tu me dis : « Ta voix tremble, et s'exalte et me grise.

Est-ce une aile invisible ou ta main qui me frôle ? »
Et ta tête se fit plus lourde à mon épaule.

Un émoi frissonnant ainsi qu'une détresse,
Sourdait en nos regards accablés de tendresse.

O soir ! Tu nous versais ta langueur angoissée.
Et le livre glissa, comme une fleur froissée.

BERCEUSE POUR UNE OMBRE

Il fait gris, je te pense, ô toi qui t'en allas
Par un soir de brumes pareilles...
Nos baisers, sous le ciel dormant qui se voila,
Bruissaient comme un vol d'abeilles.

Aujourd'hui, je suis seule, ô mon amour défunt !
Je revis notre dernière heure
Dans cette même chambre où flotta ton parfum,
Où ta claire image demeure.

Je revis nos adieux, les serments infinis,
Ces pleurs dont l'âcre sel dévore,
Et l'appel frémissant de nos bras désunis
Qui voulaient se mêler encore.

Chère ombre, où que tu sois, mon vouloir te rejoint.
Qu[e] lui font le temps et l'espace,
A lui le nostalgique, à lui qui ne croit point
Que la fleur des tendresses passe ?

Mon rêve te retrouve ainsi que je t'aimais,
Avec ta chair aux blondeurs roses,
Ce sourire enivré qui, jadis, se pâmait
Dans l'étau de mes lèvres closes.

Je baise ton front moite et tes cils abaissés
Dont l'ombre tremble sur ta joue,
Je baise tes cheveux tant de fois caressés,
Cette boucle qui se dénoue.

Ton haleine assoupie, aux tiédeurs de jasmin,
Ton haleine est là, qui me grise...
Oh ! la boire à longs traits, la respirer sans fin,
Cette voluptueuse brise !

Mais tu vas, poursuivant, ô cœur bohémien !
Quelque songe à forme fuyante,
Et ta bouche murmure un nom qui n'est plus mien,
Celui d'une moins tendre amante.

Dors, tu ne sauras point, à ce souffle frôleur
Dont l'emprise soudaine insiste,
Si c'est là mon baiser, ou le vent ravisseur,
Comme mon âme, ardent et triste...

Au souvenir de Mamy

ANNIVERSAIRE

Je revois le fauteuil auprès de la fenêtre,
Ce petit fauteuil bas qui semble conserver
La forme, le parfum, du cher et fragile être...
Fervemment, je le touche et me prends à rêver.

De mes yeux embrumés, en la chambre plus sombre,
Je vois se profiler un visage pâli,
De fins cheveux ondés qui s'argentent dans l'ombre
Et, sur le front d'ivoire, un triste et tendre pli.

Au bleu pastellisé des coussins de cretonne,
Je te retrouve toute en ton charme voilé,
Douce Maman, si frêle, aux yeux de ciel d'automne ;
Mon âme te devine en le soir étoilé.

Un sillage fané d'iris, de violette,
Flotte encore en ces lieux qui te virent passer.
Laisse, en ma chevelure, errer ta main fluette,
Ta main qui sut si bien me border, me bercer.

Mais le silence, seul, vient répondre à ma plainte.
Les bleuets de Mamy se sont à jamais clos.
Sa voix ne peut calmer, sa chère voix éteinte,
Mon cœur tout palpitant d'amour et de sanglots.

Pour G.

UNE ODEUR SE LEVE

Une odeur s'est levée, insidieuse et douce,
Une odeur qui montait du fond de mon Passé :
La vôtre, peupliers à l'haleine de mousse
Qui chantiez votre rêve à mon cœur oppressé.

Peupliers bruissants, peupliers de Champagne,
Vois feuilles frissonnaient en l'azur languissant,
De même qu'une houle, en la verte campagne,
Portant toute la mer à mes songes d'enfant.

Et vous me grisiez, tout au long de la route,
Comme l'exhalaison vivace du Printemps,
Aubépins des buissons, acacias en voûte,
O vous que je respire ainsi qu'aux jours d'antan !

Un arôme d'asters et d'œillets en bordure
Qui me prend à la gorge et m'émeut jusqu'aux pleurs.
C'est toi que je retrouve en ta neuve verdure,
Mon jardin de Jadis, défaillant de senteurs.

J'entends le grincement coutumier de la grille
S'ouvrant sur la prairie et l'infini des bois...
Le banc de pierre est là, dans le soleil qui brille,
Et l'horizon s'estompe, aussi flou qu'autrefois.

Dans l'ambre et dans le nard des purpurines roses.
Ormes chers en allés qui vivez en mon cœur,
Je sens m'envelopper vos tendresses décloes,
Comme au temps où veillait sur moi votre douceur.

Des narcisses, des lys, à l'urne de mystère,
Vient me frôler aussi le nostalgique encens,
Tout pareil à celui que je cherchais naguère
Sur des cheveux légers, à l'ocre brunissant.

Le parfum flotte encor, voici que je m'étonne
De ne plus frissonner au souvenir ancien
De celle qui s'en vint en les frimas d'automne,
Me portant le plaisir et la peine en ses liens.

Se peut-il, Autrefois, que ton charme pâlisse,
En face du Présent qui s'éveille et fleurit ?
L'Amour est revenu me tendre sa chair lisse,
Et son regard d'acier, sous le mien, s'alanguit.

O toi que j'espérais sans me lasser d'attendre,
Toi que je reconnus à ton sourire fier,

Milhyris, « La Douceur ancienne ». Illustrations de Gellô. Paris : Ed
La Caravelle, 1931

Mon amie au beau front, si virile et si tendre,
Savourons l'Aujourd'hui, plus doré que l'Hier.

Dans ta loyale main d'amazone et de barde,
Je veux laisser mes doigts se blottir à jamais.
Tes prunelles de mer où l'Infini s'attarde,
M'ont rendu, plus ardents, les yeux d'eau que j'aimais.

Pour G.

UNE ROSE BASTIDE...

Une rose bastide où chante la lumière
Dans l'encens surchauffé des lavandes, des thyms,
Le miel du mimosa, l'ambre des romarins,
– Et la mer nous berçant de sa voix familière.

Nous retrouvons l'Hellade en sa grâce première,
La ligne hiératique et bleuâtre des pins
Se fondant au lapis des fluides matins...
Un amandier s'efflore en neige printanière.

Dans l'intense clarté, tes larges yeux d'ondin
Prennent le vert doré des feuilles du jardin.
Ainsi, tu me riais en l'île éolienne...

Et les mêmes ramiers, roucoulant près de nous,
Le long de la terrasse aux tons briques et roux,
Ressuscitent l'écho de la douceur ancienne.